surnaturaliser, et bien des imperfections à déraciner. L'instruction à l'église ne suffit pas, puisque la plupart vivent dans les camps à de grandes distances. Il faut aller au camp, y séjourner, de façon à pouvoir donner au sauvage, grand enfant, avis, remontrances, encouragements, à chaque fois qu'il en a besoin. Il ne peut rester avec nous, c'est à nous de rester avec lui.

Espérons que les visites fréquentes, régulières, avis de vive voix, ou par écrit, et la sage direction du Vicaire apostolique si expérimenté et zélé qui nous gouverne, aussi l'application des décrets de S. S. Pie X, mettront vite le missionnaire à même de faire rendre à cette portion de la vigne du Seigneur tous les fruits qu'Il en attend pour sa plus grande gloire et le salut des âmes.

Lac Caribou, mission Saint-Pierre, décembre 1911.

A. TURQUETIL, O. M. I.

II. Chez les Esquimaux du Keewatin.

Par le R. P. A. TURQUETIL, Oblat de Marie Immaculée

I. — Notions générales.

Géographie. — Population. — Historique.
Changement du genre de vie selon les saisons.

Les Esquimaux habitent l'extrême nord de l'Amérique. Ils ne descendent pas actuellement plus bas, au sud et à l'est, que le 54e degré de latitude, à Hamilton Inlet, sur la côte du Labrador, baignée par l'Atlantique.

Vers l'ouest, sur la côte orientale de la baie d'Hudson, on les voit au sud jusqu'au 54e degré et 15′, au cap Jones, à l'entrée de la baie James.

Sur la côte occidentale de la baie d'Hudson, ils s'étendent à partir de Churchill au 57e degré 30′ sur les bords de la mer du Nord, peuplant partout les rivages de la baie d'Hudson et de la mer Arctique jusqu'à l'Alaska, et visitant presque toutes les îles de l'archipel polaire, jusqu'au delà du 85e degré de latitude, soit à moins de cinq degrés du pôle.

La population esquimaude disséminée sur une côte dont l'étendue déjà considérable s'augmente encore du fait de sinuosités sans nombre, comprend dans le seul Vicariat apostolique du Keewatin, environ quatre mille âmes, dont onze ou douze cents du côté est de la baie d'Hudson (Labrador Ungava) et le surplus (deux mille huit cents) à l'ouest de la même baie, sur les bords de la mer et dans l'intérieur des terres sur un rayon de distances plutôt raisonnables.

Voici le dénombrement le plus approximatif que j'ai pu obtenir :

I. — A l'est de la baie d'Hudson :

1° du Labrador au côté nord du détroit d'Hudson...	400
2° le long du détroit Davis........	500
3° nord de la terre de Baffin......................	200
II. — A l'ouest de la baie d'Hudson (Keewatin) :	
4° de Churchill au golfe Rankin..................	260
5° du golfe de Rankin à la pointe de Melville.......	1.100
6° à l'intérieur sud-ouest de Chesterfield (Ennadai, lac Doobant Kasan et rivière Ferguson)....	700
7° à l'intérieur, nord-ouest de Chesterfield, jusqu'à Backs River (mer Arctique)...............	700
Total...........	3.860



Autrefois cependant les Esquimaux s'avançaient plus au sud. Lors de la découverte de l'Amérique et jusque vers 1630, on les voyait répandus sur toute la côte du Labrador

et même remonter le golfe Saint-Laurent à de grandes distances.

Tous les peuples qui vinrent jadis d'Asie en Amérique eurent à soutenir de longs combats pour établir leurs foyers et les défendre contre les nouveaux arrivants ou les voisins jaloux. Chacun cherchait sa place au soleil et cherchait aussi la meilleure. Dans cette lutte pour l'existence, le plus faible dut céder au plus fort et reculer au sud comme au nord, laissant le vainqueur maître des contrées les plus fortunées. Les traditions de toutes les différentes tribus nous disent ces combats. L'histoire des premiers jours qui ont suivi la découverte du nouveau monde, nous raconte, elle aussi, que les peuples du centre de l'Amérique du Nord, étaient les guerriers les plus valeureux en tout ce pays. Outre la supériorité dans la lutte, ils avaient une plus haute idée de leur force comme société et tribu, vivaient en des villes fortifiées et reconnaissaient une autorité et des lois.

De tous côtés, au nord, au sud, à l'ouest de ce peuple vainqueur qui est au centre, les tribus inférieures se font suite les unes aux autres comme des cercles se rapprochant ou s'éloignant du centre en raison de leur importance numérique et de leur valeur guerrière.

Plusieurs d'entre elles ont été divisées, et leurs membres, rejetés à la fois vers le nord et le sud, se trouvent séparés par d'énormes distances. Ethnologistes et linguistes reconnaissent à certaines races de l'Amérique du Sud, une origine commune avec les nations voisines des Esquimaux, comme si, vaincues sur un point, ces tribus avaient essayé de se reprendre ailleurs et tenté de se frayer un passage au milieu des tribus environnantes.

L'Esquimau, lui, habite le nord exclusivement et vous ne le rencontrerez nulle part ailleurs.

***

Comment un peuple si fort, si industrieux, si riche en belles et grandes qualités, comme nous le verrons, a-t-il pu être refoulé exclusivement et pour toujours vers le nord ? Quelle fut son infériorité dans la lutte de jadis et à quoi faut-il l'attribuer ?

Immigrants de la dernière heure, les Esquimaux vinrent en Amérique à une époque relativement plus récente. Aussi le nez, les yeux, le teint même n'ont-ils rien perdu de leur caractère asiatique. Leurs traditions, mœurs et coutumes bien conservées ne laissent pas de doute sur leur pays d'origine, alors que nous n'avons que des conjectures et des opinions sur les autres tribus sauvages du nord.

Malgré les énormes distances qui les séparent de l'est à l'ouest, les Esquimaux ont conservé partout la même langue. Ceux du Labrador comprennent facilement leurs frères de l'Alaska.

Ainsi l'Esquimau, arrivant le dernier, dans sa marche vers le sud à la recherche de pays plus fortunés, rencontre des ennemis parmi les premiers occupants. Et ces ennemis l'emportent à la longue, parce que les premiers, ils ont vu les Blancs qui se servent d'armes à feu. La lutte est inégale, l'Esquimau se retire jusqu'aux terres stériles, « barren land », vrai désert de glace. Son ennemi plus ancien dans le pays, habitué à un climat plus tempéré, ne peut le suivre jusque-là. Surpris, il regarde l'Esquimau vivre sans feu et il l'appelle « mangeur de cru ».

Le « mangeur de cru » avait-il séjourné plus ou moins longtemps au nord avant sa première apparition vers le sud ? Nous ne saurions l'affirmer ni le nier. Mais il nous paraît indubitable qu'il était un des derniers immigrants, vu les raisons données plus haut, et son apparition tardive vers le sud semble confirmée par le fait qu'il s'est replié

aussitôt et exclusivement vers le nord, ce qu'il n'aurait pas fait s'il avait trouvé la place libre.

Aujourd'hui le Montagnais semble plutôt craindre l'Esquimau et l'appelle l'ennemi du « barren land ». Celui-ci nomme le Cri, l'Iroquois et les autres tribus du sud : « les ennemis ». Quant au Montagnais, l'Esquimau se contente de le mépriser en l'appelant : « larve ou lente de vermine. »



Faut-il croire que, rejeté de partout, dès sa première entrée dans la lutte, impuissant à tenir tête même au plus faible de ses voisins, l'Esquimau n'a jamais plus depuis osé lever la tête?

Mais lui, ce peuple brisé, rebut et jouet supposé de tous ses voisins ou ennemis, incapable d'aucun effort guerrier, lui qui n'a pu se faire sa place au soleil, il a su pourtant se créer une existence en ces déserts de glace qui lui sont échus en partage. Le suivre dans les vicissitudes de sa vie est pour nous un sujet d'étonnement et d'admiration.



L'hiver et l'été sont les deux seules saisons qui diffèrent assez entre elles pour nécessiter un changement complet dans la vie de l'Esquimau.

Maisons de neige, vêtements doublés de fourrures de caribou, traîneau à chiens, en un mot tout l'attirail d'hiver disparaît aux premières chaleurs pour faire place aux loges ou tentes en peau de phoques ou de caribous, aux habillements légers, au kayak ou canot qui répondent mieux aux exigences de la belle saison.

Malgré ces changements dans le genre de vie en été et en hiver, l'existence de l'Esquimau paraît plutôt une vie de routine et de monotonie parfaite. Ainsi juge l'étranger qui regarde en simple curieux et en passant; ainsi juge l'homme

civilisé que ses approvisionnements et sa demeure confortable garantissent contre les incertitudes de la chasse et le caprice des saisons.

Il n'en va pas ainsi cependant.

La période de froid intense dure régulièrement cinq mois, de décembre à avril. L'été, libre de glace compte à peine deux mois. Entre ces limites extrêmes, il y a une période intermédiaire de transition. Avril et mai d'une part, octobre de l'autre, sont des mois de demi-saison qui répondent assez mal à l'idée que nous nous faisons du printemps et de l'automne.

Ces demi-saisons laissent peu de champ libre à la routine et à l'habitude. Elles sont plutôt des alternatives assez brusques de froid et de chaud, de calme et de tempête, de pluie et de neige : véritable lutte des éléments entre eux qui échappe à toute prévision et défie toute expérience.

Le gibier, lui aussi, change ses quartiers, et ses mœurs et coutumes paraissent tout autres.

Ainsi la vie de l'Esquimau, qui doit se régler d'après les caprices des saisons et dépendre de la chasse, est essentiel-une vie pleine d'imprévu, de nouveau et d'intérêt.



A la fin de juin jusqu'à la mi-juillet, la glace, en partie désagrégée, secouée par la double marée de chaque jour, se détache enfin du rivage. Les canards, les oies arrivent. Le caribou, harcelé par les mouches, approche de la côte ; l'ours blanc abandonne les glaces flottantes, pour chercher sa nourriture le long du rivage ; le phoque se joue dans les eaux peu profondes. Sur les glaçons, au large, le morse aime à se reposer, ou bien encore aborde aux rochers de la côte. La baleine blanche, en quête de menus poissons, remonte les cours d'eau aussi loin que se fait sentir la marée montante. Partout, avec le soleil, c'est la vie, le mouvement et la joie.

Et l'Esquimau ne fait pas exception. Son canot est là, toujours prêt à flotter, sa lance, ses harpons sont aiguisés, son fusil, il en répond, car il a le coup d'œil sûr de l'expert. Que lui manque-t-il? Le beau temps? Il ne s'en soucie guère, à vrai dire.

Le beau mois de juillet, le plus beau de l'année, n'est pourtant pas un mois de plaisir. Le vend du nord, nord-est et nord-ouest, qui souffle continuellement, imprègne l'atmosphère de froid et d'humidité qu'il emprunte aux glaces flottantes de la mer, et aux glaciers de l'intérieur. Brouillard, pluie et grosse mer sont encore de ses méfaits.

A Churchill, limite extrême-sud des terres stériles « barren land » la neige à terre n'a complètement disparu que vers la mi-juillet, et il n'y a pas de semaine, que je sache, où l'on puisse se passer de feu. Pendant les deux mois que l'on est convenu d'appeler mois d'été, je n'ai pas compté plus de trois jours qui aient mérité ce nom.

Mais, en dépit des changements subits de température, cette saison de mi-juillet-mi-août est la plus féconde en ressources. La chasse bat son plein. De temps à autre, les menus agréments de quelque poisson frais, quelques menues graines ou fruits sauvages apparaissent : délicatesses d'autant plus appréciées qu'elles sont plus rares. Chaque jour ajoute à la provision d'huile et de peaux nécessaires pour l'année.



Septembre approche. Sur les terres, le caribou s'avance en bandes serrées et hardies, sans nul souci du chasseur, car en cette saison l'instinct lui fait oublier sa timidité et sa prudence naturelle. L'animal est gras à pleine peau, sa chair, par suite, plus délicate et plus substantielle. Le poil nouveau, court et serré, à racines profondes dans la peau encore épaisse, offre alors le vêtement idéal d'hiver.

L'Esquimau abandonne la côte pour s'enfoncer dans l'in-

térieur. Plus souvent, il remonte les fleuves et les rivières, l'homme dans son kayak, la femme et les enfants côtoyant le rivage.

La chasse commence. Sur terre, le fusil ou la flèche font bien des victimes. Le caribou traverse-t-il à la nage les rivières et les lacs qui s'opposent à sa marche rapide vers le sud ? Le canot léger gagne de vitesse sur lui, et un râle d'agonie répond à chaque coup de la lance meurtrière. Les cadavres flottent de partout. Nombre de ces animaux qui ne doivent leur salut qu'à la multitude de la bande, semblent plutôt courir sur l'eau. Les yeux hagards et les narines dilatées, ils abordent enfin, affolés de terreur, s'élancent et bondissent sur le rocher qui résonne et font voler en poussière la mousse sous leurs sabots grands ouverts.

L'hiver, cependant, s'avance rapidement. La température s'abaisse, les nuits sont froides. La neige, molle et fondante d'abord, se congèle et acquiert bientôt une certaine consistance, ce qui permet de s'en servir pour remplacer la loge par une maison de neige provisoire ou à titre d'essai. Si les murs faiblissent et que le dôme menace, l'enceinte circulaire de blocs de neige recevra un toit plus léger en peau de caribou. Cette maison provisoire suffit à protéger ses habitants contre les intempéries jusqu'à l'arrivée des grands froids. Ce sera l'époque de la maison de glace définitive dont nous reparlerons plus loin.

Pour le moment, supposons nos Esquimaux installés dans leur palais de neige et à l'abri du froid. Il reste une grande tâche à accomplir, pour le père de famille. Il doit pourvoir à la subsistance des siens, et là il montre une activité continuelle et fournit une somme de travail étonnante.

Il fera d'abord plusieurs voyages au camp d'automne où il a mis dans des caches la viande qu'il s'est procurée en chassant le caribou. De tels voyages, en traînes à chiens, à grandes distances, aux jours courts et par les temps les

plus rigoureux ne s'effectuent pas avec la rapidité des express ou de l'automobile, et encore moins avec le confort des wagons modernes.

Heureux notre intrépide chasseur, s'il peut achever ces transports pour les premiers jours de janvier. Heureux, s'il a pu apporter à la famille les provisions en quantité suffisante, au moins pour jusqu'au mois de février, car décembre et janvier sont les mois les plus riches en difficultés et misères de toutes sortes pour les Esquimaux du bord de la mer.

La glace, en effet, ne s'étend pas loin du rivage, les tempêtes continuelles l'empêchent de se former au large. Même celle qui est prise est plutôt en mouvement perpétuel sous l'action des vagues énormes qui la secouent, la brisent, et parfois même la jettent à la côte, sous forme de grosses banquises ou à la façon des icebergs.

Malheur à l'Esquimau qui n'a pas su prévoir ces temps de disette et se prémunir de vivres en abondance, car le caribou est parti bien loin au sud et le phoque, dernière ressource, n'osant se fier à cette glace traîtresse, se tient au large, à l'abri des tempêtes de glaces et des coups de harpon.

II. — La chasse au phoque.

Chasse à la carabine sur la glace.
Chasse au harpon sous la glace. — Chasses diverses.

En février, les jours grandissent, le temps est plus froid encore, mais aussi plus calme. La glace prend sur de grandes distances et acquiert bien vite une grande épaisseur. Maintenant le phoque s'approche de la côte, car il lui faut une glace bien franche et sûre pour y percer sa maison de neige ou de glace, où il déposera bientôt ses petits. Il se fraie donc un passage au travers de la glace. Ce passage, à la surface, s'élargit et prend la forme d'une chambre ronde

avec toit en dôme. Pour respirer, le phoque se contentera de pratiquer un tout petit trou à peine perceptible à la surface de la couche glacée.



Vous aimeriez, sans doute, à assister à cette chasse au phoque sur la glace.

Choisissons une de ces belles journées, belles surtout parce qu'elles sont rares, où le temps est clair, où le soleil brillant semble vouloir donner en lumière ce qu'il refuse en chaleur.

Prenez vos habits d'hiver, sans oublier les souliers en peau de phoque, à l'épreuve de l'eau ; armez-vous d'une bonne paire de jumelles, et surtout de beaucoup de patience, et... en route !

Et le fusil, la carabine ? Vous n'en aurez guère besoin.

Nous arrivons au rivage. Prenez garde à ces énormes bancs de galets que la mer a roulés et déposés de-ci de-là, aux jours des grandes marées (1). Ces cailloux se dérobent, roulent sous le pied qui se ressent de leur dureté au travers de la mince semelle des souliers mous et plats du pays. Les hommes nous ont devancés et sont sur la mer. Si nous nous avançons, nous ne trouverons partout que bancs de neige trempée d'eau, ou encore de profondes crevasses entre les glaçons d'où jaillit avec force le flot de la marée montante qui bientôt va couvrir toute la glace.

A quoi bon patauger ? Les chasseurs ne sont pas loin ; nous pouvons les examiner à l'aise du haut de ces rochers. De tous côtés, on aperçoit des taches noires immobiles,

(1) Plus vraisemblablement, la mer a dû couvrir autrefois tous ces rivages sur une assez grande distance. La formation de la terre l'indique bien, et surtout les traces d'hivernement des navires (baleiniers), où aujourd'hui un canot peut à peine passer à marée haute

d'inégales dimensions, qu'on prendrait volontiers pour des rochers qui émergent de la couche de glace. Ces taches noires, ce sont les chasseurs et le gibier.

Il ne s'agit pas ici de lutter de vitesse avec un animal qui s'enfuit, encore moins de braver un fauve qui attaque le chasseur ; il faut opposer la patience, l'habileté et la ruse à l'instinct de timidité et surtout de défiance du phoque.

Complaisamment étendu sur la glace, le phoque semble jouir du soleil, de sa lumière, sinon de sa chaleur. Il s'endort même d'un sommeil véritable, mais intermittent, qui dure à peine quelques secondes pour se réveiller soudain, inspecter, flairer, écouter tout à l'entour, et sans jamais quitter le bord de son trou, toujours prêt à y rentrer en se laissant glisser au premier indice du danger.

Le chasseur, accroupi ou assis sur un glaçon, examine sa proie dont il connaît si bien l'instinct. Parmi tous ces phoques qui dorment et veillent tour à tour, il jette son dévolu sur celui dont les allures et les manières semblent accuser moins de défiance, ou mieux encore, s'il a la chance d'en voir, il choisit l'un de ces phoques de la grande espèce qui atteignent jusqu'à quatre mètres de longueur et plus.

Alors commence le combat avec ses péripéties toutes spéciales.

Si l'animal qu'il a choisi est à une grande distance, quatre cents ou cinq cents mètres par exemple, le chasseur, profitant du sommeil momentané du phoque, ira droit à lui, aussi vite que possible, mais sans avancer bien loin chaque fois, car ceux des phoques qui veillaient l'ont déjà aperçu et glissé dans leurs froides demeures. Et le dormeur a-t-il soupçonné quelque chose ? Il a soudain levé la tête, il regarde, flaire, écoute avec défiance. Le chasseur se tient immobile. Quelques secondes d'attente, et le phoque rassuré, — il ne l'est pas toujours, mais je continue — se livre de nouveau au sommeil. L'homme reprend sa marche, ses

mouvements répondant au sommeil de l'animal, comme son immobilité parfaite répond à l'état de veille du gibier. Après bien des alternatives de ce manège, voici le chasseur arrivé à 200 mètres de sa victime. Il ne se lèvera plus, il ira désormais à quatre mains (ou à quatre pattes) et encore, à mesure qu'il approchera davantage, il se traînera à plat ventre, s'aidant de ses coudes et de ses genoux pour avancer.

Le dormeur semble-t-il se réveiller pour ne plus dormir, restant plus longtemps à épier les mouvements du chasseur? Ce dernier, pour lui enlever toute crainte et défiance, gratte la glace avec ses mains et ses pieds, imitant le bruit du phoque qui joue inconsciemment sur la glace, ou bien encore, il produit un son guttural plus ou moins semblable à un ronron de chat, et qui imite bien la respiration bruyante du phoque quand il jouit du soleil, heureux et sans défiance ni crainte du danger. Même il ira jusqu'à pousser devant lui un glaçon, lequel, percé au milieu d'un petit trou, lui permet d'observer tous les mouvements du gibier, sans en être aperçu. Quand enfin il a pu s'approcher à 50 ou 60 mètres environ, le chasseur, profitant une dernière fois d'un moment de sommeil du phoque, épaule la carabine et, dès que l'animal lève la tête, le coup part et porte presque toujours, c'est vrai, mais souvent, hélas! inutilement. C'est, qu'en effet, si le phoque ne tombe pas roide, frappé d'une mort foudroyante, en un dernier mouvement, il se glisse dans son trou, va mourir sous la glace et coule au fond. Voilà pourquoi il faut s'approcher autant que possible pour bien distinguer la tête du reste du corps et frapper juste.

Il arrive aussi bien souvent que, avant que le coup parte, le phoque a flairé le danger et disparu. Alors, au lieu du coup de fusil, vous entendrez une sorte de grognement guttural, « yackr », qui témoigne du désappointement du chasseur. Se remettre à l'affût et attendre meilleure chance, voilà quelle sera son occupation toute la journée. Du matin

au soir, il restera là immobile, au milieu des phoques qui l'entourent, mais à de trop grandes distances où le coup ne serait pas assez sûr et n'aurait pour résultat que de les faire disparaître tous. Tuer un ou deux phoques par jour c'est faire bonne chasse, vu la quantité de viande et d'huile que fournissent ces animaux. Mais il faut, à cette chasse, une patience que seule la nécessité a su faire acquérir à l'homme.



Pour se faire une idée complète de l'habileté que déploient les Esquimaux dans la chasse au phoque, il suffit de savoir que ceux qui n'ont pas de fusil réussissent à approcher l'animal d'assez près — deux mètres environ — pour le percer de leur lance ou de leur harpon, comme nous le disions tout à l'heure.

Ce genre de chasse dure autant que la glace le permet. Même, il arrive que des Esquimaux campés au large, avec leur famille, se laissent surprendre par la débâcle et sont emmenés en mer sur des glaçons flottants. Souvent, ils abordent de nouveau, poussés par un vent favorable, après quelques jours ou même quelques semaines de navigation forcée, au hasard des flots ; parfois aussi, comme il est bien facile de l'imaginer, ils ne reviennent jamais.

D'autres incidents moins tragiques, ce sont les rencontres imprévues d'un ours blanc, ou bien encore d'une baleine, lorsque le chasseur a établi son affût tout près de l'eau, sur le bord de la glace.



Lorsque la saison ou d'autres circonstances ne permettent pas de chasser le phoque au fusil ou à la carabine, l'Esquimau a recours à la chasse au harpon. Dans ces deux manières de chasser, beaucoup de procédés se ressemblent ; la dernière, cependant, offre des particularités qui, semble-t-il, méritent d'être notées.

Cette fois, le phoque ne se trouve plus sur la glace, attendant le soleil ; il est caché dans son trou. L'Esquimau se sert d'un chien pour découvrir ce trou, puis il s'installe patiemment à l'affût. Pour arme, il a son harpon qui est une curiosité dans son genre et d'invention remarquable.

Le chasseur harponne-t-il le phoque ? Il doit donner un coup sec et rapide, mais le mouvement de l'animal blessé qui cherche à fuir n'est pas moins violent ni moins brusque et le choc qui en résulte suffit pour faire glisser la bride de sûreté. La tête du harpon se détache de la tige à laquelle elle ne tient que par frottement ; et comme à cet hameçon une corde est attachée, elle va se dérouler jusqu'à l'extrémité qui est nouée autour du corps même du chasseur (1).

Sans cette ingénieuse disposition du détachement automatique de la tête du hameçon, le chasseur devrait laisser échapper le manche qui se briserait à tout coup sous les efforts violents de l'animal blessé.

Ainsi donc, harpon à la main droite et la gauche tenant la corde, l'Esquimau attend patiemment que le phoque vienne respirer jusqu'à la surface de son trou. Il attendra parfois des heures, voire même des journées entières ; et c'est alors qu'il faut à ces hommes une patience et une énergie indomptables pour rester sur la glace, exposés au froid extrême, et dans l'immobilité la plus complète, le moindre mouvement suffisant à éventer l'animal qui peut-être en ce moment s'approchait de son trou pour respirer.

(1) Le harpon se compose de quatre parties : 1°) la tête mobile ou hameçon barbelé, taillé en forme de lance avec crochet. Sa base qui est creuse lui permet de s'adapter sur la tige. Au centre, un trou a été ménagé pour passer et attacher la corde qui doit retenir l'animal blessé. Cette tête est en ivoire, en silex ou en fer. 2°) Une tige d'environ 40 à 50 centimètres dont une extrémité porte la tête et l'autre est solidement fixée au manche. 3°) Le manche, qui a de 60 à 70 cent. de long, est assez gros pour permettre au chasseur de l'empoigner solidement et être sûr de son coup. 4°) Enfin, à l'extrémité du manche se trouve un tranche-glace qui sert à évaser les trous dans la glace.

On ne le voit pas, on ne l'entend pas venir, et il faut bien, pour avoir quelque chance de succès, se comporter toujours comme si on le voyait épier le chasseur d'un air soupçonneux et défiant. C'est pour cette raison aussi que l'Esquimau ne touchera ni n'agrandira jamais le trou de respiration du phoque. Le vent l'a presque totalement recouvert de neige congelée qui empêche de voir dans quelle direction il va. L'ouverture est si petite qu'à peine la tête pourra y pénétrer et il faut assurément une grande habitude au chasseur pour ne pas manquer le gibier quand enfin il se présente.

Le voici. Il ne se doute de rien puisqu'on entend sa respiration bruyante. Lancé d'une main habile et sûre, le harpon, rapide comme la flèche, a déjà pénétré les chairs. Le phoque blessé s'enfuit. Déjà le chasseur a rejeté le manche qu'il tenait en main et donne de la corde à l'animal. Et ceci demande une grande promptitude pour éviter de se faire emporter quelque doigt, tant le phoque plonge avec violence et rapidité. La corde longue d'au moins dix mètres est au bout. Le chasseur la retient de toute la pesanteur de son corps et la force de ses bras, l'animal tirant jusqu'à épuisement en sens inverse. Pendant quelques instants le combat est violent ; peu à peu cependant l'effort est moins intense. Le phoque blessé, à bout de souffle, doit venir respirer encore à ce même trou où cette fois l'attend la mort. Car déjà le chasseur a ressaisi le manche du harpon et à peine l'animal donne-t-il le premier « puff » que la tige qui surplombe le manche lui perce le crâne et en fait un cadavre.

Le tranche-glace sert alors à agrandir le trou afin de pouvoir sortir la bête, travail considérable parfois, vu l'épaisseur de la couche et les dimensions de ces animaux qui atteignent parfois jusqu'à douze pieds ou quatre mètres de long.

***

Ce même harpon servira à la chasse à la baleine, en été ; mais la corde ne se fixe pas au léger canot, le chasseur n'essaye pas de la retenir non plus, ce qui mettrait inutilement ses jours en danger.

Au bout de la corde sont disposés des flotteurs faits de peaux de phoque cousues ensemble en forme de sac et gonflées d'air. Ces flotteurs opposent une grande résistance à l'animal blessé qui veut fuir et essaie de plonger le plus souvent à pic. Les efforts qu'il fait déchirent la plaie profonde causée par le harpon barbelé, la douleur excite l'animal qui redouble ses efforts et s'épuise ainsi très vite. A peine quelques minutes et il lui faut revenir respirer à la surface. Ces mouvements n'échappent pas au chasseur qui se guide sur les déplacements des flotteurs, et, dès que la bête blessée reparaît, la lance meurtrière pénètre jusqu'au cœur et y porte la mort.

Lorsque l'on sait combien les kayaks ou canots recouverts de peaux de phoque sont dangereux et versants, on comprend dès lors toute l'habileté que déploie l'Esquimau pour lutter de vitesse avec ces monstres marins, et aussi pour s'attaquer à eux, les harponner, ensuite les darder, sans perdre l'équilibre et surtout sans s'exposer par une fausse manœuvre à subir le contre-coup des bonds violents et des ébats désordonnés de ces brutes que la douleur affole.

(*A suivre*)

A. TURQUETIL, O. M. I ,
Missionnaire des Esquimaux.